

# Méprise dans la conversation

**Thierry Van de Wijngaert**

Toute parole comprend en soi une demande, ne serait-ce que celle d'être écouté, entendu. Elle génère implicitement pour celui qui la reçoit un « qu'est-ce qu'on me veut ? ». Elle exige une réponse, ne serait-ce qu'une fin de non-recevoir. C'est un point fondement pour Lacan[1].

Certains ont un ancrage suffisamment assuré dans le discours pour répondre avec facilité, pour se positionner vis-à-vis de l'autre. Il en est d'autres pour qui cela produit à divers degrés, de l'incompréhension, de l'embarras, de la perplexité, voire de l'angoisse. Il y a quelques années, un résidant en habitation protégée est venu interroger l'équipe. Les intervenants ne savaient pas trop comment lui répondre et plus particulièrement comment trouver une ponctuation permettant de mettre un terme aux entretiens.

Monsieur Zé, 53 ans, arrive dans cette institution après un long séjour hospitalier. Dès les premiers entretiens, les intervenants remarquent qu'il est difficile de l'arrêter de raconter encore et encore son parcours avec une série infinie de détails. C'est à 30 ans qu'il avait quitté ses parents pour un appartement qu'il a gardé jusqu'à 47 ans. Il faisait depuis des années de longs séjours à l'hôpital au point qu'il avait été mis à cet âge-là à la pension par l'administration où il était fonctionnaire statutaire. Ensuite, les allers-retours se sont faits entre les hôpitaux et la maison où vivaient sa mère et son frère qui très vite ne supporte plus sa présence. La cause de ses hospitalisations successives a toujours été son laisser-aller, son immobilisme inquiétant.

Ces symptômes se manifestent évidemment aussi pendant son séjour dans ce nouveau lieu de vie. Outre son histoire, il ne cesse pas de raconter comme une litanie, tout ce qu'il a perdu ou qu'on lui a probablement pris.

Quand il s'interroge sur les événements de son parcours professionnel, ce qu'il a vécu lors de ses séjours dans diverses institutions de soins, il dit « Est-ce que c'est normal ? », cette question ne laissant pas place à réponse, son flot de paroles étant continu.

Voici donc une demande exprimée, mais qui directement court-circuite la possible réponse de son interlocuteur. Opération surprenante. Que traite-t-il ainsi ? Il circonscrit toujours le même vide que sa question creuse. Ceci n'est pas sans lien avec une autre observation.

Il repère très finement là où quelque chose de l'ordre d'une intention se manifeste et produit un changement, un écart par rapport à l'ordre des choses, par rapport aux règles en vigueur.

Ce « est-ce que c'est normal ? » peut être suivi par « est-ce qu'il a (ou avait) le droit de... ? ». Les échanges qui se passent dans la maison communautaire sont mis en série avec ceux qu'ils avaient au travail et avec sa mère et son frère.

On pourrait interpréter son immobilisme comme la réponse à une volonté de jouissance à laquelle il tente de se soustraire. Mais lire ses réactions comme défense de type paranoïaque serait occulter une autre dimension.

Son style serait plutôt celui de Bartelby, personnage du roman de Melville, et de sa réplique à la demande de son employeur : « I would prefer not to ». Ce sujet souhaiterait un monde entièrement prévisible, logique, évidé d'intentions qui bousculeraient l'ordre des choses, un monde sans transgression possible, un monde immuable. Ce serait une solution de débranchement du sujet.

Confirmation de cette position, après quelques mois de séjour, il n'arrête pas de se plaindre vivement de la vie communautaire qu'il trouve catastrophique, mais refuse toute forme de changement de lieu de vie.

Terminons par ce qui nous intéresse tout particulièrement en termes d'usages de la parole. Dans le moment même de soi-disant échange, toute réponse, toute énonciation s'inscrivant dans la logique de la signification qui semblait présente dans son dire, n'a pas permis la moindre élaboration ayant un impact sur son quotidien. Mais plus radicalement, aucune opération par la parole n'a réussi à clore un entretien. Se lever, lui indiquer la sortie du bureau le mobilisait. Il se levait, mais sans qu'il ne cesse de parler. Les intervenants sortant de son champ de vision ne pouvaient que supposer qu'il s'arrêtait alors de parler.

Ceci interroge le statut même de la parole. Le fait que rien ne peut être le mot de la fin montre la prégnance d'un trouble majeur de la signification, du point de capiton, sans trouble du signifiant<sup>[2]</sup>. Plus radicalement, cette hémorragie discursive laisse entrevoir que derrière la plainte se dévoile la parole comme « pure substance du corps » qui le branche à l'autre. Là où il s'anime et où l'on estimerait qu'existe un semblant de lien social, le sujet happe l'autre dans l'immobilisme, l'effacement du déroulement du temps et ses scansion.

[1] J. Lacan, Fonction et champ de la parole et du langage, Ecrits. P. 247

[2] Sur cette différenciation, voir Jacques Alain Miller p. 244-245 in La psychose ordinaire Ed. Agalma Dist. Le Seuil,